

BARGAMOT ET GARASKA

Il eût été injuste de dire qu'Ivan Akindinytch Bergamotov, officiellement « sergent de ville au matricule n° 20 », mais portant dans le civil le simple nom de Bargamot, avait été désavantagé par la nature. En lui donnant ce surnom, les habitants de l'un des faubourgs du chef-lieu de province d'Orel, appelés pour leur part « Canonniers » en raison de leur domicile (rue des Canonniers), et psychologiquement caractérisés par le sobriquet de « Têtes-cassées », ne songeaient certainement pas aux qualités associées à un fruit aussi délicat et raffiné que la bergamote². Physiquement, Bargamot faisait plutôt penser à un mastodonte ou plus généralement à l'une de ces créatures charmantes, mais disparues qui, faute de place, ont quitté depuis longtemps la terre peuplée de petits humains gringalets. Le grand, gros et robuste Bargamot à la voix retentissante était à l'horizon du monde policier une figure éminente, et il aurait à coup sûr obtenu depuis longtemps les grades que l'on sait, si son âme écrasée par des murs épais n'avait été plongée dans un sommeil enchanté. Les impressions extérieures, en pénétrant dans l'âme de Bargamot par ses petits yeux bouffis, perdaient en route leur force et leur acuité, et ne parvenaient à leur lieu de destination que sous forme d'échos et de reflets affaiblis. Quelqu'un de particulièrement exigeant l'aurait traité de gros tas de viande, les inspecteurs de police le qualifiaient

2. Variété de poire très répandue en Russie au XIX^e siècle.

de bûche, néanmoins consciencieuse, et pour les Canonniers, les plus concernés dans cette affaire, c'était un homme posé, sérieux et solide, digne d'estime et de respect. Ce que Bargamot savait, il le savait à fond. Même si ce n'était qu'une consigne destinée à la maréchaussée, assimilée jadis par un violent effort de tout son formidable corps, cette consigne était si profondément implantée dans son cerveau épais qu'il était impossible de l'en extraire, même avec de la vodka. Son âme était non moins solidement investie par quelques vérités acquises par le biais de l'expérience et régnant sans partage sur les lieux. À propos de ce qu'il ignorait, Bargamot gardait un silence d'une fermeté si inébranlable que les gens éclairés avaient presque honte de leur savoir. Mais surtout, Bargamot possédait une force physique hors du commun, or la force, rue des Canonniers, c'était tout. Peuplée de cordonniers, de tisseurs de chanvre, de tailleurs à domicile et autres représentants de diverses professions libérales, et pourvue de deux tavernes, la rue des Canonniers consacrait ses dimanches, ses lundis et tous ses loisirs à d'homériques bagarres, auxquelles les femmes, tête nue et échevelées, prenaient une part active en séparant leurs maris, de même que les petits enfants, qui contemplaient avec ravissement l'intrépidité de leurs géniteurs. Toute cette vague tumultueuse de Canonniers ivres venait s'écraser, comme sur une digue de pierre, sur l'inébranlable Bargamot qui, méthodiquement, saisissait d'une poigne puissante les plus désespérés des braillards et les conduisait personnellement « sous les verrous ». Lesdits braillards remettaient docilement leur sort entre les mains de Bargamot, se contentant de protester pour la forme.

Tel était Bargamot dans le domaine des relations extérieures. En politique intérieure, il se comportait avec tout autant de dignité. La petite bicoque bancale dans laquelle il vivait avec sa femme et ses deux enfants (qui avait du mal à contenir son énorme corps, tressautant de décrépitude et de peur pour sa survie lorsque Bargamot se retournait) pouvait être tranquille, sinon pour ses

fondements en bois, du moins pour ceux du ménage. Homme d'intérieur, diligent et aimant jardiner les jours de congé, Bargamot était très strict. Usant de ce même ascendant physique, il éduquait sa femme et ses enfants, prenant en compte non tant leur véritable soif d'apprendre que de vagues principes gravés quelque part dans un recoin de sa grosse tête. Cela n'empêchait pas son épouse Maria, une femme encore jeune et belle, d'un côté, de respecter son mari pour son sérieux et sa sobriété, et de l'autre, de l'enrouler autour de son petit doigt, en dépit de sa corpulence, avec cette aisance et cette force dont seules les faibles femmes sont capables.

À dix heures, par une tiède soirée de printemps, Bargamot se tenait à son poste habituel, à l'angle de la rue des Canonniers et de la Troisième rue des Artisans. Il était de fort mauvaise humeur. C'était la veille de Pâques, les gens allaient bientôt se rendre à l'église, tandis que lui, il devait monter la garde jusqu'à trois heures du matin, et ne rentrerait chez lui que pour le réveillon. Bargamot n'éprouvait pas le besoin de prier, mais il était ému, lui aussi, par la joyeuse atmosphère de fête qui régnait dans la rue inhabituellement calme et silencieuse. Il n'aimait pas cet endroit où il montait tranquillement la garde tous les jours depuis une dizaine d'années. Lui aussi, il avait envie de célébrer la fête, comme les autres. Le mécontentement et l'impatience grandissaient en lui sous forme d'impressions confuses. Et en plus, il avait faim. Sa femme ne lui avait rien donné à manger aujourd'hui. Il n'avait eu que du pain trempé dans du kvas à se mettre sous la dent. Son vaste estomac réclamait à manger avec insistance, or il n'était pas près de réveillonner !

– Pfff! cracha Bargamot, après s'être roulé un cigare qu'il se mit à sucer sans entrain.

À la maison, il avait d'excellentes cigarettes, cadeau d'un commerçant du coin, mais il les avait gardées pour le réveillon. Les Canonniers commençaient à monter vers l'église, tout propres et tout pimpants, ayant enfilé des vestons et des gilets sur leurs

chemises de laine rouges et bleues, et chaussé de longues bottes d'une infinie diversité perchées sur de hauts talons pointus. Demain, une partie de toutes ces splendeurs se retrouverait sur les comptoirs des tavernes, et l'autre serait déchiquetée au cours de rixes amicales au nom de l'harmonie, mais pour l'instant, les Canonniers étaient resplendissants. Chacun portait avec précaution un baluchon contenant les gâteaux de Pâques. Personne ne prêtait attention à Bargamot, d'ailleurs lui-même considérait ses « protégés » sans grande affection, pressentant vaguement le nombre de voyages qu'il lui faudrait faire le lendemain jusqu'au poste. Au fond, il les enviait d'être libres et de se rendre dans un lieu plein de lumière, de brouhaha et de joie, alors que lui, il était planté là comme une âme en peine.

– Dire que je dois rester ici à cause de vous, espèces d'ivrognes ! dit-il, résumant ses réflexions, et il cracha encore une fois ; il avait des crampes d'estomac.

La rue s'était vidée. On avait sonné les cloches annonçant la messe. Puis ce fut le joyeux carillon modulé, si gai après les cloches plaintives du Carême, qui portait de par le monde la bienheureuse nouvelle de la résurrection du Christ. Bargamot ôta son chapeau et se signa. Il allait bientôt rentrer chez lui. Il se sentit de meilleure humeur, imaginant la table couverte d'une nappe bien propre, les gâteaux de Pâques, les œufs. Sans se presser, il échangerait avec tout le monde le baiser de paix. On réveillerait son petit Vania et on l'amènerait, il commencerait par réclamer l'œuf peint dont il avait discuté en détail toute la semaine avec sa sœur, plus expérimentée. Il allait en faire une tête, quand son père lui donnerait, non un de ces œufs couleur fuchsia qui déteignent, mais un vrai œuf en marbre, que lui avait offert ce même commerçant obligeant !

« Il est rigolo, ce petit ! » Bargamot sourit, sentant monter du fond de son âme quelque chose qui ressemblait à de l'amour paternel.

Mais sa bonne humeur fut gâchée de la façon la plus sordide qui soit. Au coin de la rue, on entendit le bruit d'un pas hésitant, et un marmonnement rauque. « Qui diable cela peut-il bien être ? » songea Bargamot en jetant un coup d'œil au coin de la rue, et son âme frémit sous l'outrage. Garaska ! Garaska en personne, avec toute son ivrognerie ! Il ne manquait que lui ! Où avait-il bien pu se piquer le nez avant l'aube, c'était son secret, mais il était ivre, ça, c'était incontestable. Son comportement, énigmatique pour un étranger, était parfaitement clair pour Bargamot, fin connaisseur de l'âme des Canonniers en général, et de la nature abjecte de Garaska en particulier. Ce dernier, poussé par une force irrésistible, avait été projeté, depuis le milieu de la rue le long de laquelle il avait pour habitude de déambuler, contre une palissade. Prenant appui sur elle des deux mains et l'examinant d'un air concentré et interrogateur, il titubait, rassemblant ses forces pour livrer un nouveau combat contre cet obstacle inattendu. Après un bref instant d'intense réflexion, il s'écarta énergiquement du mur, marcha à reculons jusqu'au milieu de la rue et, ayant fait résolument volte-face, se dirigea à grands pas vers des espaces qui ne s'avèrent nullement aussi infinis qu'on le dit, mais délimités par une foule de réverbères. Garaska noua d'emblée avec le premier d'entre eux une relation des plus intimes, l'enlaçant en une étreinte amicale et puissante.

– Zut, un réverbère ! fit-il, constatant le fait avec laconisme.

Contrairement à son habitude, Garaska était d'une humeur extraordinairement affable. Au lieu de couvrir le poteau d'injures bien méritées, il lui adressa de doux reproches empreints d'un soupçon de familiarité.

– Mais reste donc là, idiot, où vas-tu comme ça ? marmonnait-il en s'écartant du poteau, puis il s'abattait de nouveau dessus de tout son corps, manquant de s'écraser le nez sur sa surface froide et humide. Hé là...

Il glissa à demi le long du poteau, parvint à se rattraper, et resta plongé dans ses pensées.

Bargamot, une grimace de mépris aux lèvres, considérait Garaska du haut de toute sa taille. Personne, rue de la Canonnière, ne l'agaçait autant que ce poivrot. À le voir, c'était tout juste s'il tenait sur ses jambes, mais pour les esclandres, c'était le champion de la région ! Ce n'était pas un homme, c'était un fléau ! Les Canonniers, eux, ils buvaient, ils faisaient un peu de tapage, ils passaient la nuit au poste, mais avec eux, tout se passait dans la dignité, tandis qu'avec Garaska, c'était toujours sournois, perfide. On avait beau le tabasser à tour de bras et le garder au poste en le mettant au régime sec, il était impossible de l'empêcher d'injurier les gens de la façon la plus insultante et la plus perverse. Il se plantait sous les fenêtres de l'un des habitants les plus honorables de la rue et se mettait à l'invectiver de but en blanc, sans raison, pour rien. Des commis se saisissaient de lui, le rouaient de coups, la foule s'esclaffait en leur recommandant de ne pas y aller de main morte. Quant à Bargamot, Garaska l'insultait avec un réalisme tellement fantastique que celui-ci, sans même comprendre tout le sel de ses piques, se sentait plus offensé que si on l'avait fouetté.

De quoi vivait Garaska, c'était pour les Canonniers l'un des mystères dont toute son existence était entourée. Personne ne l'avait jamais vu sobre, pas même la nourrice qui gifle les nourrissons à leur naissance, après quoi ils empestent l'alcool ; Garaska, lui, sentait déjà le tord-boyaux avant la claque. Il habitait, c'est-à-dire dormait, dans des potagers, sur la berge, dans des buissons. L'hiver, il disparaissait, et réapparaissait dès le premier souffle du printemps. Qu'est-ce qui l'attirait rue des Canonniers, où seuls les paresseux ne lui tapaient pas dessus, c'était là encore l'un des mystères de l'âme sans fond de Garaska, mais on ne pouvait le chasser par aucun moyen. On supposait, non sans fondement, qu'il vivait de larcins, mais on n'arrivait pas à le surprendre, aussi le tabassait-on uniquement sur la foi de preuves indirectes.

Cette fois, Garaska venait manifestement d'accomplir un périlleux voyage. Ses haillons, qui faisaient mine de couvrir sérieusement son corps efflanqué, étaient souillés d'une boue qui n'avait pas encore eu le temps de sécher. Avec son grand nez rouge et flasque, qui était incontestablement l'une des raisons de son instabilité, la face de Garaska, couverte de poils clairsemés et inégalement distribués, portait des signes concrets d'une relation directe avec l'alcool et le poing de son prochain. Il avait sur la joue, tout près de l'œil, une égratignure d'origine manifestement récente.

Garaska avait enfin réussi à se séparer du poteau quand il remarqua la silhouette majestueusement silencieuse de Bargamot. Il en fut tout réjoui.

– Bargamot Bargamotych ! Comment va votre précieuse santé ?

Il esquissa galamment un moulinet de la main mais, perdant l'équilibre, s'adossa à tout hasard au poteau.

– Où vas-tu ? mugit Bargamot d'un air sombre.

– Notre route est toute tracée...

– Tu vas chaparder ? Tu veux donc aller au poste ? Je vais t'y expédier illico, canaille !

– Vous ne pouvez pas !

Garaska voulut faire un geste de bravade, mais se contint judicieusement, cracha, et frotta la terre du bout du pied, faisant semblant d'effacer son crachat.

– On discutera au poste ! En avant !

La puissante poigne de Bargamot fondit sur le col gras et si loqueteux qu'il était évident que Bargamot n'était pas le premier à guider Garaska sur la route semée d'épines qui mène à la vertu.

Tout en secouant légèrement l'ivrogne et en donnant à son corps la direction voulue ainsi qu'une certaine stabilité, Bargamot l'entraîna vers la destination susmentionnée, offrant une ressemblance frappante avec un puissant remorqueur tirant une légère embarcation tombée en panne à l'entrée du port. Il se sentait

profondément offensé : au lieu de jouir d'un repos bien mérité, il était là, à conduire ce pochard au poste ! Ses mains le démangeaient, mais il était arrêté par la conscience qu'il serait inconvenant de les soulager un jour comme aujourd'hui. Garaska marchait avec entrain, manifestant un mélange surprenant d'assurance et même de morgue, et de docilité. Visiblement, il avait sa petite idée, qu'il entreprit d'aborder selon la méthode socratique :

– Dis-moi, monsieur le sergent de ville, quel jour sommes-nous ?

– Tu ferais mieux de te taire ! répondit Bargamot avec mépris. Dire que tu as trouvé moyen de te soûler avant l'aube !

– Les cloches ont sonné chez l'archange saint Michel ?

– Oui. Qu'est-ce que cela peut bien te faire ?

– Alors le Christ est ressuscité ?

– Oui !

– Dans ce cas, veuillez me permettre...

Garaska, qui avait soutenu cette conversation le dos tourné vers Bargamot, pivota résolument pour lui faire face. Bargamot, intrigué par ses questions bizarres, lâcha machinalement son col graisseux si bien que Garaska, ayant perdu son point d'appui, vacilla et tomba sans avoir eu le temps de montrer à Bargamot l'objet qu'il venait de sortir de sa poche. Soulevant le haut de son corps en s'appuyant sur les mains, il regarda sous lui, puis tomba face contre terre et se mit à geindre comme les pleureuses à des funérailles.

Garaska geignait ! Bargamot était stupéfait. « Encore une de ses inventions ! » se dit-il, mais il était curieux de voir ce qui allait suivre. Garaska continuait à gémir sans mot dire, comme un chien.

– Qu'est-ce que tu as, tu as perdu la boule ? dit Bargamot en lui donnant un coup de pied.

Il gémissait. Bargamot était perplexe.

– Mais qu'est-ce qui te prend ?

BARGAMOT ET GARASKA

– Mon œuf...

Geignant toujours, mais un peu plus doucement, Garaska se mit sur son séant et leva le bras. Sa main était couverte d'un liquide gluant auquel étaient collés les éclats d'une coquille d'œuf peint. Bargamot ne comprenait toujours pas, mais il commençait à sentir que quelque chose n'allait pas.

– Moi qui voulais... De bon cœur... Avec mon œuf... Et toi !

Garaska bredouillait des mots incohérents, mais Bargamot avait compris. Alors, voilà ce que Garaska avait en tête : il voulait lui souhaiter de joyeuses Pâques en lui offrant un œuf, selon la tradition chrétienne, et lui, Bargamot, il allait le conduire au poste ! Peut-être avait-il apporté cet œuf de très loin et maintenant, il l'avait cassé. Et il pleurait.

Bargamot imagina que l'œuf en marbre qu'il gardait pour le petit Vania s'était cassé, et la peine que cela lui ferait à lui, Bargamot.

Il regardait le pochard affalé par terre, et il avait pitié de cet homme comme d'un frère, blessé à mort par son propre frère.

– Il voulait fêter Pâques... C'est qu'il a une âme, lui aussi ! marmonnait le sergent de ville en essayant, de tout son cerveau épais, de prendre conscience de la situation ainsi que du mélange complexe de honte et de pitié qui l'accablait de plus en plus. Et moi qui voulais le... Au poste ! Ça alors !

Poussant un cri déchirant et cognant son « hareng » contre une pierre, Bargamot s'accroupit auprès de Garaska.

– Bon ! fit-il avec embarras. Peut-être qu'il n'est pas cassé ?

– Pas cassé, tu parles ! Et tu es prêt à me casser la figure aussi ! Monstre !

– Non, ne dis pas ça !

– Pourquoi ? insista Garaska, malicieux. On vient vers lui le cœur sur la main et lui... Vlan ! Au poste ! C'était peut-être mon dernier œuf ! Espèce de brute !

Bargamot haletait. Les injures de Garaska ne le blessaient pas le moins du monde. De tout son être mal équilibré, il ressentait une sorte de pitié ou de remords. Des tréfonds de son corps robuste montait quelque chose de lancinant qui le mettait au supplice.

– Comment veux-tu qu’on ne vous tape pas dessus ? dit-il, sans qu’on sût s’il s’adressait à lui-même ou à Garaska.

– Espèce d’épouvantail...

Visiblement, Garaska enfourchait son dada familial. Un chaquet des jurons les plus appétissants et des insultes les plus blessantes se formait déjà dans son cerveau un peu plus lucide, quand Bargamot, après avoir reniflé d’un air concentré, déclara d’une voix qui ne laissait pas le moindre doute sur la fermeté de la décision qu’il venait de prendre :

– Viens réveillonner chez moi !

– C’était justement toi que j’étais venu voir, espèce de démon au gros bide !

– Allez, viens, je te dis !

La surprise de Garaska était sans bornes. Il se laissa relever avec une passivité totale et se mit à marcher, tiré par Bargamot qui le tenait par le bras, à marcher... Et pour aller où ? Pas au poste, mais chez Bargamot lui-même, et en plus... Pour réveillonner ! Une idée bien tentante surgit dans la tête de Garaska – prendre ses jambes à son cou –, mais s’il avait l’esprit un peu plus clair du fait de l’incongruité de la situation, ses jambes, elles, se trouvaient dans un état épouvantable, comme si elles s’étaient juré de s’emmêler et de ne pas se laisser mutuellement passer. Et puis Bargamot était si bizarre qu’à vrai dire, Garaska n’avait pas envie de s’en aller. La langue pâteuse, cherchant ses mots et bredouillant, Bargamot tantôt lui récitait les consignes de la maréchaussée, tantôt revenait sur la question fondamentale des coups et du poste, qu’il résolvait de façon à la fois positive et négative.

– Vous avez raison, Ivan Akindinytch, on ne peut pas ne pas nous taper dessus ! assurait Garaska qui se sentait un peu gêné : Bargamot était vraiment bizarre !

– Mais non, ce n'est pas ce que je voulais dire... mâchonnait Bargamot, qui visiblement comprenait encore moins que Garaska les inepties qu'il proférait lui-même.

Quand ils arrivèrent enfin à la maison, Garaska avait cessé de s'étonner. Maria commença par ouvrir de grands yeux en voyant ce couple insolite, mais elle devina, au visage hagard de son mari, qu'il ne fallait pas le contrarier, et son tendre cœur de femme lui inspira aussitôt ce qu'il fallait faire.

Et voilà Garaska, abasourdi et muet, assis devant la table décorée. Il est tellement gêné qu'il voudrait disparaître sous terre. Il a honte de ses haillons et de ses mains sales, il a honte de toute sa personne, déguenillée, ivre, abjecte. Il avale en se brûlant une soupe au chou diantrement bouillante et bien grasse, en renverse sur la nappe et, quoique la maîtresse de maison fasse délicatement mine de ne pas le remarquer, il perd contenance et en renverse encore plus. Tant est incontrôlable le tremblement de ses doigts calleux aux grands ongles noirs que Garaska remarque pour la première fois de sa vie.

– Ivan Akindinytch, et la... la surprise pour Vania ? demande Maria.

– Pas maintenant, plus tard ! s'empresse de répondre Bargamot.

Il se brûle avec la soupe au chou, souffle sur sa cuillère et s'es-suie les moustaches avec assurance ; mais à travers cette assurance, on sent le même ahurissement que chez Garaska.

– Mangez, mangez ! dit Maria en le resservant. Guérassime... Quel est votre patronyme ?

– Andreïevitch.

– Mangez, Guérassime Andreïevitch !

Garaska s'efforce d'avaler, s'étrangle et, lâchant sa cuillère, tombe la tête sur la table, juste sur la tache de graisse qu'il vient de

LÉONID ANDREÏEV

faire. De sa poitrine monte de nouveau le gémissement plaintif et fruste qui avait tant bouleversé Bargamot. Les enfants, qui avaient cessé de faire attention à l'hôte, lâchent leurs cuillères et joignent leurs sopranos à sa voix de ténor. Bargamot regarde sa femme d'un air éperdu et pitoyable.

– Guérassime Andreïevitch, voyons, qu'avez-vous ? Arrêtez ! dit-elle, essayant de calmer cet invité un peu agité.

– Mon patronyme ! Depuis ma naissance, personne ne m'a jamais appelé... par mon patronyme... ³

1898⁴

3. Appeler quelqu'un par son patronyme est une marque de respect qui équivaut à l'emploi de Monsieur ou Madame.

4. La date donnée pour chaque récit est celle de sa première parution.